correspond à une période entière. Si les jours de la création ont été des périodes indéterminées, il n'y a aucune difficulté à supposer que l'un ait pu correspondre à un intervalle plus long, l'autre à un intervalle plus court dans l'histoire de notre planète. Du reste, notre plan de distribution n'implique même pas nécessairement que les jours mosaïques aient été des périodes d'inégale longueur. Les géologues ne prétendent pas qu'il y ait égalité même

JOURS. — JOUR DU REPOS DE DIEU.	PÉRIODES. — RÉCENTE.	ÉPOQUES. — HISTORIQUE.
SIXIÈME JOUR MOSAÏQUE.	POST-PLIOCÈNE. PLIOCÈNE. MIOCÈNE. ÉOCÈNE.	TERTIAIRE OU AGE CÉNOZOÏQUE.
CINQUIÈME JOUR MOSAÏQUE.	CRÉTACÉE. JURASSIQUE. TRIASIQUE.	SECONDAIRE OU AGE MÉSOZOÏQUE.
QUATRIÈME JOUR MOSAÏQUE. TROISIÈME JOUR MOSAÏQUE. PREMIER ET SECOND JOURS MOSAÏQUES.	PERMIENNE. CARBONIFÈRE. DÉVONIENNE. SILURIENNE. CAMBRIENNE. LAURENTIENNE.	PRIMAIRE OU AGE PALÉOZOÏQUE.

approximative entre les différentes divisions des temps géologiques. Les trois grandes époques se distinguent l'une de l'autre en raison des différences très marquées qu'on a observées dans le caractère des fossiles. Quant à la multiplication des périodes à chaque époque, elle paraît dépendre plutôt du degré de perfection avec laquelle les couches de cet âge ont été examinées que d'au-

cune conjecture touchant la longueur probable de sa durée. Ainsi, d'après sir Charles Lyell, autant que l'état actuel de la science permet de se former une opinion à ce sujet, chacune des périodes de l'âge paléozoïque aurait été aussi longue que toutes les périodes de l'âge tertiaire réunies (1).

Mais il y a une autre objection plus sérieuse contre notre hypothèse. Il a été observé plus d'une fois que les périodes géologiques ne peuvent se concilier avec les jours de la Genèse, même en ce qui regarde l'histoire de la vie organique. Selon le récit biblique, en effet, nulle vie organique n'apparut sur la terre avant le troisième jour. Or, le troisième jour de l'Écriture correspond dans notre plan à la période géologique carbonifère, et il est abondamment prouvé par les fossiles des formations dévonienne, silurienne et cambrienne, que la vie organique végétale et animale exista sur la terre pendant de longs siècles avant le commencement de la période carbonifère. On prétend même communément maintenant, depuis la découverte du fameux *eozoon canadense* (2), le plus vieux fossile connu, que la vie existait déjà pendant le dépôt des terrains laurentiens, la plus ancienne de toutes les formations stratifiées. De plus, dans le récit mosaïque, les poissons sont représentés comme ayant été créés seulement le cinquième jour, lequel, selon nous, correspond à l'époque secondaire de la géologie ; or, les archives géologiques nous montrent les poissons jusque dans la période silurienne, qui est une des premières de l'époque primaire. Ces considérations et diverses autres de même nature ont été regardées par d'éminents écrivains comme tout à fait fatales pour l'hypothèse que nous défendons.

(1) *Éléments de Géologie.*

(2) Nous avons déjà dit que l'existence de ce fossile était plus que contestable. (*Note du trad.*)

Pour nous, des différences de ce genre ne constituent point une contradiction entre les deux relations. L'écrivain sacré dit bien, sans doute, que le troisième jour Dieu créa les plantes et les arbres, mais il ne nous dit point, ni expressément ni autrement, que, avant le troisième jour, la terre fût privée de végétation. Nous lisons encore que les reptiles, les poissons et les oiseaux furent créés le cinquième jour. Mais il n'y a rien dans le langage de l'écrivain inspiré qui conduise à croire que ces diverses classes d'animaux ne furent pas représentées avant ce temps par des espèces nombreuses et variées, bien que ce ne fut probablement que le cinquième jour qu'elles se développèrent en nombre d'une façon aussi extraordinaire et qu'elles prirent des proportions aussi gigantesques, de manière à devenir l'objet le plus remarquable de la création.

Le premier chapitre de la Genèse n'est qu'un exposé sommaire d'une série extraordinairement vaste d'événements. Ce n'est rien de plus qu'une rapide esquisse dans laquelle on découvre, comme à vol d'oiseau, les principaux faits de l'histoire de la création. Rappelons-nous aussi qu'il fut écrit dans un but particulier. Le dessein de l'écrivain sacré était manifestement de graver dans les esprits du peuple juif, naturellement enclin à l'idolâtrie, l'existence d'un Être suprême qui a fait toutes choses. On s'attend dès lors naturellement à ce que, parmi la variété infinie des œuvres de Dieu, il fasse choix de celles qui pouvaient le plus frapper l'esprit d'étonnement et de crainte et inspirer à un peuple inculte et grossier une idée de la souveraine puissance du grand Créateur. Or, les zoophytes, les grapholites et les trilobites des périodes dévonienne et silurienne, quelque curieux et intéressants qu'ils soient pour des hommes de science, n'auraient eu qu'une bien petite signification pour le peuple juif.

Supposons que ces humbles formes de la vie animale aient de fait existé pendant le premier et le second jour du récit mosaïque, est-il étonnant que l'écrivain inspiré, guidé par le Saint-Esprit, les ait passées sous silence et ait préféré rapporter d'autres faits plus frappants : par exemple, que sur l'ordre de Dieu, la lumière jaillit du sein des ténèbres et que le bleu firmament du ciel fut étendu sur la vaste solitude des eaux ?

Nous disons donc que les événements qui sont simplement laissés de côté par l'écrivain sacré peuvent pourtant être vrais (1); qu'il nous décrit non toutes les œuvres de la création, ce qui eût été une tâche sans fin, mais seulement les objets les plus remarquables de chaque période successive, et qu'il les esquisse très probablement tels qu'ils eussent apparu à l'œil de l'observateur, s'il y avait eu alors sur la terre quelqu'un pour les observer. Cette idée admise, on peut parfaitement, tout en restant d'accord avec l'Écriture, supposer que les plantes ont pu exister avant le troisième jour et les poissons avant le cinquième. Seulement, chaque jour se fût successivement fait remarquer de l'observateur par les événements rapportés dans le récit mosaïque. Mais chaque jour, aussi, aurait été témoin de beaucoup d'autres événements non mentionnés par Moïse et dont les vestiges se seraient conservés jusqu'à nous dans l'écorce terrestre.

Avouons-le, cependant, cette façon d'adapter et de concilier les périodes géologiques avec les jours mosaïques peut se défendre comme une hypothèse légitime, mais on ne peut la donner comme une vérité établie. Tous les travaux géologiques qui ont paru jusqu'ici ne représentent qu'un tout petit fragment de

(1) « Aliquid esse a Deo conditum, de quo sileat liber Genesis, nihil repugnat. » (Saint Augustin, *Confess.*, lib. XII, cap. XXII.)

l'histoire de la terre. Chaque année ajoute à la série des faits déjà accumulés. Et il n'est pas besoin de beaucoup réfléchir pour comprendre qu'une hypothèse peut très bien être d'accord avec les connaissances que nous possédons aujourd'hui et se trouver en désaccord avec celles que nous posséderons demain. Ce que nous avons donc à faire, c'est de suspendre notre jugement et d'attendre la suite des événements. Il peut se faire que les découvertes géologiques portent à la lumière de nouveaux points d'harmonie entre les jours de la Genèse et les périodes géologiques; il se peut aussi qu'elles démontrent qu'une telle harmonie n'existe pas. Il nous suffit à nous d'avoir montré que cette hypothèse est compatible, d'un côté, avec l'histoire de la Genèse, de l'autre, avec les découvertes actuelles de la géologie; et que, dès lors, on peut l'adopter, dans l'état actuel de nos connaissances, comme un moyen légitime de concilier les conclusions certaines de cette science avec les vérités révélées.

Nous avons ainsi deux systèmes distincts d'interprétation, selon lesquels la prodigieuse ancienneté de la terre, affirmée par la géologie, peut très bien se mettre en harmonie avec l'histoire de la création, rapportée dans l'Écriture. L'un place un intervalle d'une durée incalculable entre la création du ciel et de la terre et l'œuvre des six jours; l'autre suppose que chacun de ces six jours a été lui-même une période d'une longueur indéterminée. Nous ne pouvons, il est vrai, établir la vérité de l'un ou l'autre de ces systèmes; mais nous avons essayé de montrer que ni l'un ni l'autre n'est en opposition avec le langage du texte sacré. D'un autre côté, lorsque nous examinons les faits géologiques, nous ne voyons pas de raison décisive de préférer l'un à l'autre. Chaque mode d'interprétation semble en lui-même parfaitement suffisant pour satisfaire aux exigences actuelles de la géologie; car, d'après l'une et l'autre interprétation, le récit biblique permet de supposer un temps sans limite dans l'histoire du globe; or, ce temps sans limite, c'est précisément ce que demande la géologie. Nous pouvons donc dire à ce sujet ce que disait autrefois saint Augustin, en parlant des diverses interprétations que permet le texte de la Genèse : « Que chacun choisisse de son mieux; seulement qu'il n'affirme point témérairement comme connu ce qui est inconnu, et qu'il se souvienne qu'il n'est qu'un homme essayant de pénétrer, dans la mesure de son pouvoir, les œuvres de Dieu (1). »

Il ne faut pas supposer que, d'après nous, l'écrivain sacré, en composant son récit de la création, ait eu présentes à l'esprit ces vastes périodes géologiques dont nous avons tant parlé dans le cours de ce volume (2). Une telle opinion n'entre pas dans notre système. Nous ne voyons aucune bonne raison de croire que l'auteur de la Genèse a été spécialement éclairé du ciel au

(1) Appendice XLVII.

(2) Sans doute, nous ne voyons pas de nécessité à ce que Moïse ait eu une idée exacte des faits qu'il rapporte. Nous croyons cependant qu'il eut connaissance de la longue durée des jours génésiaques. Nous dirons ailleurs pour quelle raison (*note* J). Il est probable, du reste, que les connaissances de Moïse étaient beaucoup plus étendues, et qu'il y a dans la Bible beaucoup plus de science qu'on ne l'a cru jusqu'ici. C'est l'opinion que M. l'abbé Choyer émet et soutient dans son savant opuscule intitulé *la Théorie géogénique et la science des anciens*. C'est aussi, — nous sommes autorisé à le dire, — l'idée que M. l'abbé Moigno se propose de faire ressortir dans son ouvrage impatiemment attendu, les *Splendeurs de la Foi*. Ajoutons que les progrès des sciences humaines et de l'exégèse biblique ne font que confirmer de plus en plus cette manière de voir. (*Note du trad.*)

sujet des terrains stratifiés et des restes fossiles, des soulèvements et des dénudations, de l'action volcanique et de la chaleur souterraine. Ce sont là des matières des sciences physiques et non des sciences religieuses, et il nous semble plus dans l'ordre de la Providence d'abandonner la découverte de ces sortes de choses à l'industrie et au génie de l'homme : « *Cuncta fecit bona in tempore suo, et mundum tradidit disputationi eorum* (1). »

Nous maintenons donc simplement que l'écrivain sacré rapporta fidèlement, en un langage approprié aux idées de son temps, cette portion de révélation qui lui fut confiée, et que dans l'accomplissement de sa tâche, il fit un tel choix de mots et de phrases, sous la direction du Saint-Esprit à qui toute vérité est présente, qu'il exposa clairement les faits qui lui furent révélés sans commettre d'erreur au sujet de ceux qu'il ignorait. Le langage est le langage des hommes, mais la voix qui parle est la voix de Dieu. Et c'est ainsi qu'il arrive que cette histoire mosaïque, lorsqu'on l'examine de près et suivant les règles ordinaires du langage, se trouve à tous les âges s'accommoder, avec une simplicité tout à fait inattendue, à ces nouvelles et merveilleuses manifestations de la toute-puissance divine que chaque science humaine met à son tour en lumière.

Avant de quitter notre sujet, nous voulons faire part à nos lecteurs d'une simple réflexion que l'on perd quelquefois de vue dans le cours de la discussion. Le récit mosaïque de la création est seul resté debout. Il n'a ni rivaux ni compétiteurs. Tout autre essai relatif à l'explication de l'origine du monde et de la race humaine se trouve réfuté par son extravagance intrinsèque et son absurdité. Les nations les plus sages de l'antiquité ne purent

(1) Ecclésiaste, III, 11.

découvrir cette grande vérité fondamentale que l'on remarque en tête du premier chapitre de la Genèse, qu'il y a un Dieu qui a fait toutes choses. Les philosophes de la Chaldée furent familiers avec le cours des astres et purent prédire les éclipses de soleil (1) et de lune. Mais les philosophes de la Chaldée ne surent pas s'élever de la contemplation des créatures à la connaissance du Créateur : les créatures elles-mêmes furent les dieux auxquels la Chaldée rendit un culte. L'Égypte eut assez de grandeur d'esprit pour concevoir l'idée des pyramides, d'habileté pour former le plan de leur construction, et de force de bras pour élever en piles immenses d'énormes blocs. Mais l'Égypte éleva des temples à la rivière qui arrose sa plaine et offrit des sacrifices à l'animal qui rampe sur la terre et à la bête qui paît dans les champs. En Grèce, l'esprit humain prit son vol le plus haut et domina les plus beaux et les plus larges champs de la pensée. Sans égale parmi les nations, la Grèce fut la maîtresse des arts, la source du goût le plus raffiné, le centre de la puissance intellectuelle, la grande nourrice du génie humain. Ses écoles de philosophie ont influencé et conduit à une merveilleuse extension les pensées et les spéculations de tous les temps postérieurs. Le chant de son immortel barde a enflammé l'imagination du poète à chaque génération et enrichi son esprit d'éclatantes images. Les orateurs et les hommes d'État aiment encore à copier les sentiments élevés, la gracieuse diction, les périodes coulantes de sa riche éloquence. Les artistes de tout climat s'extasient de-

(1) C'est une erreur. La science des Chaldéens n'alla point jusqu'à prédire les éclipses de soleil. M. Th. H. Martin l'a démontré dans l'un de ses savants mémoires qui lui ont ouvert les portes de l'Institut. — Voir spécialement son *Mémoire sur la Précession des équinoxes* dans l'antiquité. (Acad. des sc. mor., 1869.)

vant la beauté et la majesté de ses marbres sculptés. Mais la Grèce, la noble Grèce ne connaissait pas le Dieu qui lui donnait tous les biens dont elle était si hautement favorisée. Elle se forma des dieux et des déesses à sa fantaisie et leur partagea l'univers. Jupiter lança ses foudres du sein des nuages : Neptune gouverna la mer; Pluton brandit le sceptre des régions infernales; Minerve fut la déesse de la sagesse; Vulcain fut le dieu du feu; Apollon, le Dieu de la musique. Bien plus, les infirmités et les vices de la nature humaine furent personnifiés sous des noms de divinités et honorés d'un culte dans le panthéon des dieux. Rome aussi, la dominatrice du monde, eut ses philosophes, ses orateurs, ses poètes et ses sculpteurs, dont les œuvres charment et instruisent encore l'humanité. Rome, pourtant, ne fit pas exception à l'état général du monde païen. Comme la Grèce, elle eut sa longue série de dieux et de déesses, avec leurs mesquines jalousies, leur humeur vindicative, leurs passions abjectes. Seule, parmi toutes les mythologies et toutes les cosmogonies des nations anciennes, l'histoire du législateur hébreu s'élève au-dessus des sottes et grossières spéculations des hommes. Elle seule proclame à l'humanité ce que la philosophie et la science, abandonnées à elles-mêmes, n'ont jamais pu enseigner : que, au commencement, Dieu créa le ciel et la terre; que les plantes et les animaux, l'océan et les éléments, le soleil, la lune et les étoiles, l'homme lui-même et tout ce qui réjouit l'œil, charme l'oreille et remplit l'esprit, sont ses créatures, et qu'il n'est point d'autre Dieu que lui. Comment supposer, dès lors, que ce récit sacré, si évidemment marqué au coin de son divin auteur, puisse se trouver en contradiction avec les vérités de la science, ou plutôt, disons-le, avec ces minces fragments de vérité, ces miettes de connaissance tombées de la table de notre Père céleste, qu'il est

donné à l'homme de recueillir ici-bas avec beaucoup de peine et qui excitent ses désirs sans satisfaire sa faim ?

Nous devons nous arrêter ici, pour le moment. Une autre fois, peut-être, si les circonstances le permettent, nous reviendrons sur ce sujet, et reprenant la seconde branche de la controverse, nous examinerons les découvertes récentes de la géologie dans leur rapport avec l'enseignement de la Bible en ce qui regarde l'ancienneté de la race humaine.